



LAURENT

**CHABIN**

APPORTEZ-MOI

**LA TÊTE**

**DE LARA CREVIER !**

EXPRESSION  
NOIRE

LAURENT  
**CHABIN**  
APPORTEZ-MOI  
**LA TÊTE**  
DE LARA CREVIER !

*Décembre – Il est parti, l'ordure, le chien, parti sans rien laisser derrière lui que son odeur et celle de son sperme dans mes cheveux, parti en me laissant l'anus déchiré et l'empreinte de ses dents sur mon cou, sur mon ventre, sur mes seins, parti en laissant la porte ouverte afin que le premier chien venu puisse monter à son tour pour me renifler et me grimper, oui, sans doute, il me l'avait dit, me passer sa langue de chien, sa bite de chien, me faire sucer sa bite de chien, et encore me marquer avec ses griffes et son urine comme on marque son territoire, laisser la place pour les autres chiens qu'il avait l'habitude d'inviter sans me prévenir, la soirée, la nuit entière, à quoi ça sert de vivre, il disait, vous allez le savoir, vous allez le sentir, vous allez sentir la poussée de la vie, ma chienne, vous allez la sentir fort, oh oui ça il me l'avait dit, je ne peux pas le nier...*

20 janvier, 10 h 30

Ça sent mauvais. Nom de dieu que ça sent mauvais ! Et je ne parle pas que de l'odeur !...

Ce sont les agents du poste de Westmount qui nous ont appelés. Un cadavre, et pas beau à voir, ils ont précisé. Violences apparentes (sans blague !), du sang partout, et... pas de tête. Pas la peine de nous faire un dessin. Les gars de l'identification judiciaire sont prévenus, le légiste aussi.

Il ne m'a fallu que sept minutes pour me rendre sur place. L'immeuble est une quasi-ruine qui défigure la rue Saint-Antoine, pas très loin de l'avenue Atwater. Repaire de squatteurs, de *pushers*, de vrais itinérants et de faux étudiants. À raser d'urgence, à mon avis. Mais mon avis, on ne me le demande pas...

Deux agents sont plantés à l'entrée.

— Lieutenant-détective Donnola, des enquêtes spécialisées.

Je suis attendu. Salut moyennement protocolaire. Ils sont surtout occupés à ne pas crever de froid. Janvier est rude, cette année.

Le cadavre se trouve au dernier étage, le troisième. Sans ascenseur. Une fois rendu là-haut, pas besoin d'indication supplémentaire. L'ampoule est grillée et il

fait sombre, mais la puanteur trace le chemin. C'est au fond, à droite. La porte n'est pas fermée, ce qui donne quand même un peu de lumière. Un autre agent se tient devant, l'air de ce qu'il est. Un chien de garde. Il a moins froid que ceux d'en bas, lui, mais je ne suis pas certain qu'il préfère se trouver là plutôt qu'à leur place. Il doit regretter d'avoir un nez... Il s'efface devant moi. C'est son rôle.

Je m'encadre dans la porte. À l'intérieur, deux de ses collègues, dont une femme taillée comme une ourse qui répond au doux prénom de Louvette. Ils me tournent le dos. Ils sont restés dans l'entrée mais ils ont commencé l'inspection visuellement et prennent des notes en essayant de ne toucher à rien. Entre leurs jambes, j'aperçois celles de la victime. Longues, vaguement parcheminées.

Je toussote. Louvette se retourne et m'aperçoit enfin. J'ai déjà travaillé avec elle. Sergent-détective Louvette Ratel. Mâchoire carrée, cheveux comme du crin, deux cent cinquante livres de loi et d'ordre boudinés dans un uniforme qui lui va autant qu'à moi un paréo. Elle me reconnaît et me salue d'un signe de tête. « Sale affaire, lieutenant », commente-t-elle d'une voix morne en désignant d'un mouvement de tête la forme étendue sur le sol.

Le sang ne me gêne pas trop, non. C'est l'odeur qui me donne la nausée. J'essaie de respirer par la bouche. Je ferme les yeux un court instant pour ne pas m'évanouir, puis je les rouvre. Surtout ne rien déranger avant l'arrivée des gars de l'identification judiciaire. Éviter les traces. Ça tombe bien. Pas envie de m'approcher de cette « chose »...

La chose, c'est une femme. Dans la vingtaine bien avancée, je dirais, sans mauvais jeu de mots. À confirmer. Taille moyenne. Blanche. Pardon, Caucasienne... À confirmer aussi, d'ailleurs. Parce que les couleurs, là, franchement...

Elle est allongée sur le dos, les épaules vers la fenêtre, jambes raides, bras le long du corps, entièrement nue. Plutôt maigre. À l'exception de l'abdomen, qui est gonflé et verdâtre. Dégueu... Le visage, s'il y en avait un, serait probablement boursoufflé et hideux.

Je me demande depuis combien de temps elle est en train de pourrir ici. Une semaine ? Davantage ? La température dans la pièce n'est pas très élevée et la dégradation des tissus et des organes a dû être plus lente que dans un appartement chauffé comme en janvier. S'il n'y a pas de mouches, c'est uniquement parce que nous sommes au cœur de l'hiver...

Le cou semble avoir été tranché net. Je m'attendais quand même à voir beaucoup plus de sang. Le légiste m'expliquera.

Je me penche et jette un coup d'œil plus précis sur les bras, à la recherche de traces de piqûres. Ma main au feu que c'est une *junky*. Pas le corps d'une femme du monde, en tout cas. Pas assez soigné. Rien de flagrant, pourtant. Peut-être une cocaïnomane. On verra ça à l'autopsie.

— Vous avez trouvé des vêtements, des papiers, des objets ?

— Rien, me répond le sergent Ratel. Mais on n'a pas cherché non plus. On n'a pas voulu polluer la scène de crime. Les gars de l'I.J. devraient arriver d'un moment à l'autre. Apparemment, l'appartement est inoccupé depuis longtemps.

Je fais un tour d'horizon. Murs nus et lépreux, fenêtres sales et sans rideaux donnant sur l'arrière. Aucun vis-à-vis, seul un étroit terrain vague très en pente sépare l'immeuble de l'autoroute Ville-Marie. De l'extérieur, personne ne peut donc voir ce qui se passe à cet étage. Débris de planches contre les murs, déchets indistincts. Organiques ? Ceux de l'identification judiciaire le diront. Saleté,

surtout. Saleté repoussante. Poussière épaisse. Nombreuses traces de pas. Au fond à droite, une porte ouverte donne sur une autre pièce.

— Qui l'a signalée ? Un voisin ?

— Un appel anonyme, lieutenant. D'une cabine publique. Une voix féminine, un peu voilée, d'après l'agente qui a répondu. Elle a signalé une odeur épouvantable, une odeur de mort, elle a dit, et elle a donné l'adresse. Elle a raccroché aussitôt.

— À quelle heure ?

— À dix heures pile, ce matin. On n'a pas eu le temps de retracer l'appel ni de l'enregistrer. On a tout de suite envoyé deux voitures et on vous a fait appeler.

Je hausse les épaules. Une autre toxico, probablement, incommodée par le parfum de la charogne mais qui n'a pas voulu se mouiller. Encore une qui n'aime pas la police. Parce qu'elles s'imaginent que je les aime, elles ? Vivantes, ce sont déjà des pollutions ambulantes, mortes, c'est pire. Non, je ne les aime pas. Et je ne m'en cache pas.

Bon, je ne suis pas venu ici pour parler d'amour. Il va falloir chercher cette maudite tête...

*Avril – Son muse sur ma peau, sa langue, ça faisait longtemps, oh, trop longtemps, presque un mois qu'il avait disparu, je devenais folle, j'allais bientôt courir à poil dans les rues en hurlant comme une louve, mais n'est pas louve qui veut, seul le chagrin et le manque, le manque cruel, et puis il est arrivé dans le milieu de la nuit, je lui ai donné une clé, comme toujours, sans un bruit, à croire qu'il plane sans toucher le sol, je me suis couchée seule, je dors et d'un seul coup il est là, ombre sur ombre, son odeur de fauve, son haleine incendiaire, il n'a pas à me déshabiller, c'est déjà fait, mais il me bâillonne, c'est le seul vêtement qu'il m'autorise, pour ma sécurité, il dit, pour le reste il n'a pas besoin de m'attacher je m'écartèle de moi-même, il a rejeté les draps et il m'enduit de salive, en commençant par les pieds, sa langue comme un membre dur, la langue est effectivement le muscle le plus puissant du corps, puis il retousse les lèvres et il mord, le pubis, les lèvres, les tétons, et il monte encore et il retire le bâillon, introduit ses doigts dans ma bouche, saisit la langue, la mienne, la tire, la sort, fouille en arrière de mes dents, trois doigts, quatre, atteint la luette, spasme, je manque de vomir, alors il rit doucement, il replace le bâillon et il recommence à me lécher, la bouche, les oreilles, les yeux, tout le corps, et quand il me pénètre enfin je ne sais*

*plus si c'est sa langue, sa bite ou cette matraque de caoutchouc  
dont il se sert parfois, mais je jouis longuement, longtemps...  
Au matin il a disparu.*

Montréal. Le corps d'une jeune femme est découvert, nu et décapité, dans un immeuble décati de la rue Saint-Antoine. Qui est-elle ? Si son identification se révèle délicate, celle de son assassin se heurte à des difficultés autrement plus complexes. Pour le lieutenant-détective Donnola, cette exécution monstrueuse ne correspond à aucune catégorie connue.

Le lieutenant, hanté par un douloureux passé, croisera un étudiant, anarchiste et ami singulier de la victime, qui lui aussi mène son enquête. Mais ils errent tous les deux dans le mystère le plus total tandis que les auteurs de cette obscène machination savourent leur triomphe en toute impunité.

L'écriture imagée et provocatrice de l'auteur entremêle adroitement la politique, la sexualité et l'enquête policière. À travers ses protagonistes atypiques, et sur fond de contestation libertaire, *Apportez-moi la tête de Lara Crevier !* est une charge violente contre l'ordre, contre la police, contre l'État et ses chiens...



Né dans le centre de la France, Laurent Chabin a vécu aux Antilles et a dirigé en Espagne une entreprise de négoce de métaux avant de s'installer en Alberta puis, quelques années plus tard, à Montréal. C'est un auteur prolifique, ayant à son actif une abondante production d'œuvres pour les jeunes et une douzaine de romans pour adultes. Il renoue ici avec certains personnages de *Le corps des femmes est un champ de bataille*, publié en 2012. Ses romans policiers sont noirs, à l'image du monde de violence, de fausseté et de cynisme qu'ils décrivent.